

Passages

Pierre Tourangeau, *Larry Volt*, XYZ, « Romanichels poche », 287 p.

Pierre Tourangeau, *La dot de la mère Missel*, XYZ, « Romanichels », 341 p.

Anne Caumartin

Number 183, March–April 2002

Les médiatiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17699ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caumartin, A. (2002). Passages / Pierre Tourangeau, *Larry Volt*, XYZ, « Romanichels poche », 287 p. / Pierre Tourangeau, *La dot de la mère Missel*, XYZ, « Romanichels », 341 p. *Spirale*, (183), 38–39.



PASSAGES

LARRY VOLT de Pierre Tourangeau
XYZ, « Romanichels poche », 287 p.

LA DOT DE LA MÈRE MISSEL de Pierre Tourangeau
XYZ, « Romanichels », 341 p.

C'EST à deux ans d'intervalle que paraissent les deux romans de Pierre Tourangeau, journaliste respecté de la télévision de Radio-Canada pour avoir couvert au fil des années 1980 la vie politique du Québec, et son économie pendant les années 1990. Deux romans presque coup sur coup donc, qui font émerger, dans la quarantaine avancée, un Tourangeau-écrivain. Si la critique a consacré l'auteur (Prix de la Société des écrivains canadiens 1999), l'aura du journaliste ne disparaît pas pour autant. Ce serait mentir que d'affirmer ne pas entendre l'accent du reporter lorsqu'on fait craquer pour la première fois la couverture de *Larry Volt* et celle de *La dot de la Mère Missel*. Bien que l'inscription du *persona*-auteur dans un récit de fiction ait été un fondement littéraire jugé nul et non avenu par les structuralistes, il est difficile ici de passer outre puisque la réception de ces ouvrages pose un problème de forme. En effet, si on ne sent guère, à la lecture des romans de ce journaliste-écrivain (ou est-ce l'inverse?), la pertinence ni même la tentation d'examiner les traits du protagoniste frondeur pour découvrir ceux de Pierre Tourangeau, on peut néanmoins difficilement résister à celle de rechercher une écriture familière. Entre les lignes, on essaie de repérer la facture du journaliste : la phrase au souffle court, le ton détaché du secrétaire des sur-sauts de l'Histoire. Et pourtant...

De la révolte à la révolution

Pourtant, le désamorçage de cette attente ne tarde pas et on se prend à se demander pourquoi elle nous avait même effleuré l'esprit. Certes, dans *Larry Volt*, la petite histoire du séminariste est encadrée par la grande Histoire, celle des jours tumultueux des années 1960 au Québec. Les références aux actions du FLQ et à la fameuse manifestation *McGill français* sont assez explicites. Mais Tourangeau n'accorde pas à l'événement une place prépondérante. Tout juste si celui-ci opère comme balise temporelle; tout juste s'il sert à soutenir cet autre tumulte, plus intime : celui de l'adolescence. C'est en effet un mélange d'inquiétude et d'arrogance propre à cette période de la vie qui caractérise la voix que donne ici à entendre Tourangeau. Une voix qui a bien peu à voir avec celle de la relation journalistique, froide, objective, raisonnable. Larry, étudiant au Saint-Supplique, qui dit être

passé « maître dans l'art de foutre le bordel », prend en charge la narration et place le roman sous le signe de l'ironie et de la révolte tributaires d'une intelligence et d'une conscience aiguës. « Peiné de réaliser [...] à quel point elle est tarée, l'espèce humaine », Larry tente de s'en préserver en s'enfermant à l'intérieur de lui-même, dans sa « cabane », avec ses fantômes, ses hallucinations et sa fureur. Sa résistance, au pouvoir certes — comme en témoigne son identification à la



Parfum et blessure de F. et B. Haxhillari, 2001

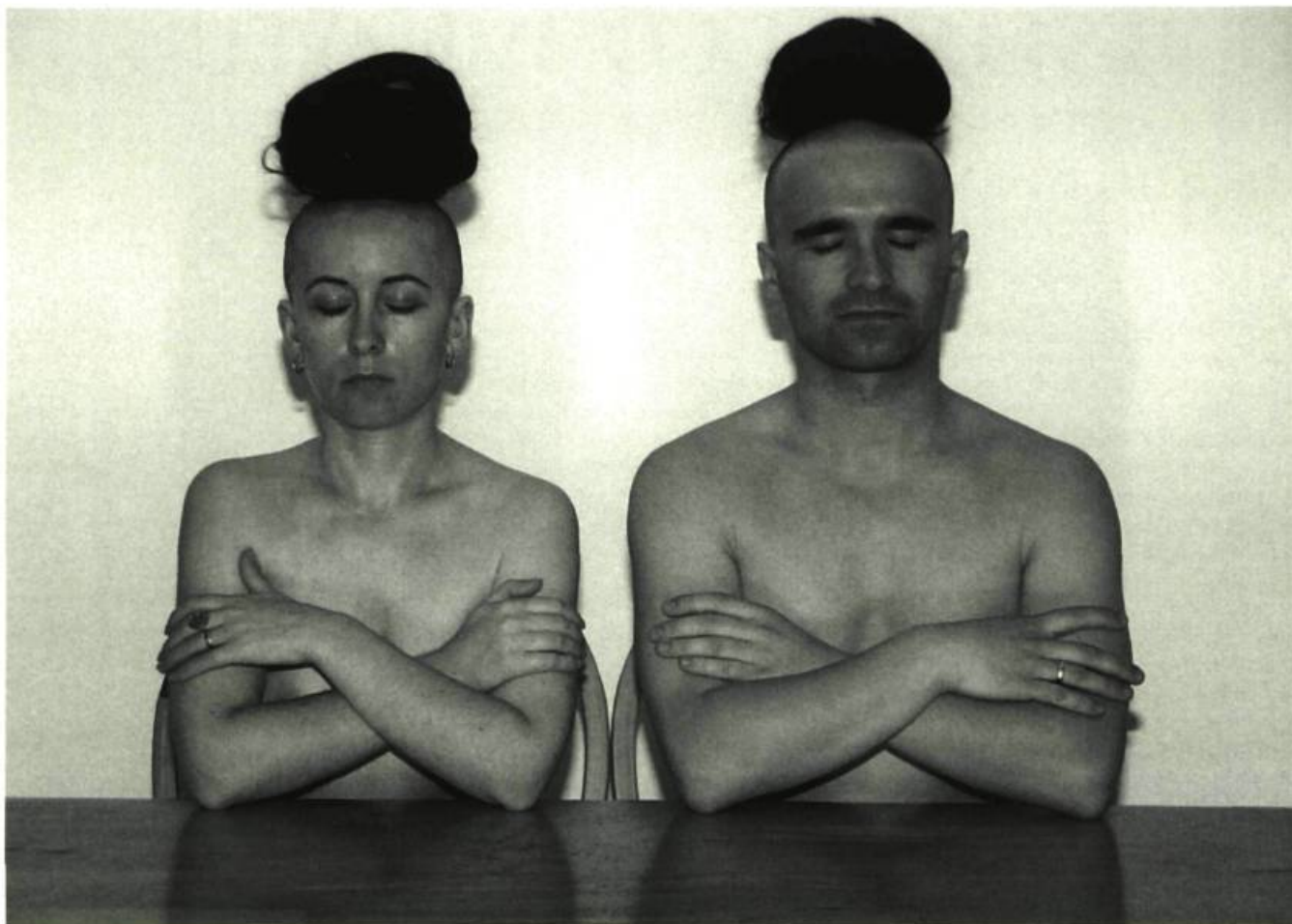
DR

délinquance des enrégimentés, exposée en épigraphe —, mais aussi à la vie, à l'amour, à la mort, se fait toutefois au fil du récit de plus en plus poreuse.

Au pouvoir établi, il ne pourra rester indifférent et y répondra en kidnappant, sans trop mesurer son geste, le PDG de la United Motors. À l'amour aussi il se laissera prendre, plus par les sens que par les sentiments. Écartelé entre Anna Purna, la Femme, et Julie Corne, sa femme, il effectue — presque aveuglément — un constant va-et-vient entre elles pour perdre dans leur sexe ses tourments, politiques, académiques, affectifs. Entre ces deux femmes comme entre la mort et la vie qui les essentialisent respectivement, Larry Volt errera et, par là, la révolte s'exténuera. Au

terme du parcours, désenchanté, Larry conclut que « l'amour [l]e tue, le plaisir [l']angoisse » et pourtant, ce sera justement l'amalgame de l'amour et du plaisir qui dissipera son trouble, le fera choisir la vie, arrêtera l'agonie intermittente à laquelle le vouaient les échecs en série de ses obsessions : le désir de se faire le justicier du collège comme de la société canadienne-française, la volonté de se faire aimer d'Anna. La fin de *Larry Volt* laisse entrevoir déjà que le poids de l'adolescence s'allège, que la tourmente cède le pas à un semblant d'accalmie. Avec *La dot de la Mère Missel*, suite de *Larry Volt*, le chaos insécurisant qui adhérait à Larry comme une seconde peau se transforme en une sorte de dysphorie euphorisante. En effet, contrairement au protagoniste du premier roman, victime du désordre dont il est pour une bonne part responsable, celui du second roman l'installe minutieusement et réussit à le faire jouer en sa faveur.

Le roman esquisse à grands traits le portrait de la vie universitaire des années 1970 au Québec, période où les factions de gauche s'affrontaient pour monopoliser le pouvoir. Au cœur de ces guérillas, Larry Volt s'immisce et bouscule avec un plaisir avoué l'ordre établi, comme il sait si bien le faire. Alors qu'une motion démantelant l'Association des étudiants de l'université Mont-Royal vient d'être adoptée, Laurent réussit à faire main basse — au grand dam des dirigeants marxistes, trotskistes, maoïstes et cie — sur les machines distributrices du campus, le *Café Cosmos* et le journal étudiant, ce qui représente un chiffre d'affaires considérable. Entre Laurent et ces étudiants, non contents de s'être fait couper l'herbe sous le pied, entre Laurent et le recteur, qui veut mettre fin au bail unissant l'université à *Services Univers*, s'entame une lutte sans merci. Une révolution, presque, au cours de laquelle Laurent apprendra le tact et la diplomatie et où il découvrira les méandres de la justice et les perversions de l'humanité. Une révolution qui le fera s'essayer à la vie. De cette révolution étudiante découle donc une révolution personnelle, puisque Laurent transmue son égocentrisme d'adolescent en conscience sociale — bien qu'elle soit encore irrévérencieuse : « Je ne change pas le monde, moi, je l'emmerde! C'est moins noble mais bien plus amusant. Et surtout, plus efficace quand on veut que les choses bougent » —, mais révolution personnelle aussi au sens premier : par cette entreprise, Laurent Tremblay fait



Parfum et blessure de F. et B. Haxhillari, 2001

DR

le tour de lui-même, découvre et explore ses possibles.

Au(x) nom(s) de soi

Même si les diégèses de *Larry Volt* et de *La dot de la Mère Missel* s'avèrent des plus mouvementées, le véritable intérêt de ces deux romans se trouve dans la quête identitaire de toute cette jeunesse. D'un roman à l'autre s'effectue une mutation qui fait de la Licorne, Julie Corneau, de la Marquise, Lise Lamarque, de Larry Volt, Laurent Tremblay. Entre les deux romans se cacherait un événement — on ne saurait croire qu'il tient seulement à l'accès à la vie universitaire! — invitant chacun à retrouver, à assumer devrais-je dire, son nom, son identité véritables et à se défaire d'une caricature de soi, unidimensionnelle, figée. De cet événement — qui se résume peut-être simplement à une prise de conscience —, on aurait bien aimé être témoin. Mais comment témoigner, justement, de la soudaineté des mutations de l'adolescence si ce n'est en créant dans un long récit initiatique une sorte de *vacuum* — un entre-récits — où tout peut se produire, où tout peut se précipiter? Avec *La dot de la Mère Missel*, on assiste précisément à un « après », à une sorte d'accès ultime à la maturité. Pourtant, ce passage de l'adolescence à la vie

adulte, symbolisé par le délestage de l'emblème nominal, n'est pas décisif. Laurent revient souvent à « Larry » et ramène, ce faisant, chaque membre de son entourage à son identité de collègien. De même, cette oscillation entre les noms et les surnoms s'associe à une mouvance de l'identité découlant des incessants allers-retours entre la sphère privée — du couple, de l'amitié — et la sphère publique qui forcent à apprendre les règles complexes régissant les jeux de « la cour des grands ». L'attachement au surnom semble avoir quelque chose du refuge dans les univers familiers de l'adolescence et de l'intime pour Larry-Laurent qui n'en finit pas d'essayer de se faire adulte.

S'il y parvient, c'est bien parce que la Mère Missel, cette vieille femme enveloppée dans ses textes bibliques, lui aura fait bénéficier de sa sagesse, de son innocence. Assurément, Mermisso donne plus qu'elle ne reçoit, contrairement à ce que le titre du roman annonce. Elle fait comprendre à Laurent, à force de répétitions, ce qui s'avérera pour lui essentiel : « *les questions sans réponses, c'est comme une douleur ou une maladie chronique, on endure et on apprend à vivre avec* ». Elle seule sait apaiser ses tourments d'adolescent en circonscrivant d'une simple phrase leur origine : « *toi, tu aimes mieux souffrir que d'admettre qu'on ne peut avoir réponse à*

tout. Eh que t'es donc dur de comprendre, Arthur! » Alors que Larry, dans le premier roman, semblait imperméable aux conseils et au bon sens de la Mère Missel, dans le second, il accueillera avec bonheur l'influence de cette dernière et fera montre, indéniablement, d'une sagesse nouvelle. De fait, les épigraphes de *La dot de la Mère Missel* (citant Goethe, Marx, Schopenhauer, Nietzsche pour ne nommer que ceux-là), laissant encore ici entendre comme en voix hors champ la pensée du protagoniste, témoignent pour la plupart d'un certain esprit de sérieux se voulant signe de maturité.

Larry Volt et *La dot de la Mère Missel* constituent donc le diptyque d'un difficile accès à l'âge adulte. À la fronde comme à la souffrance, à l'inquiétude comme à la détermination, Pierre Tourangeau donne une voix juste pour faire résonner les échos de l'adolescence. Si on croyait — si on craignait — que l'écrivain allait emboîter le pas au journaliste, on constate rapidement, et pour notre plus grand bonheur, qu'il marche résolument seul. Par ces ouvrages, Tourangeau fait la preuve qu'il a réussi à ne pas être que le journaliste-qui-écrit-des-romans, qu'il a réussi à se défaire de soi, et peut-être est-ce là la marque du véritable écrivain.

ANNE CAUMARTIN